

Recherches sociographiques



Aimée LEDUC, *Les manuels d'histoire du Canada*

Antoine Baby

Volume 8, Number 2, 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055367ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055367ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baby, A. (1967). Review of [Aimée LEDUC, *Les manuels d'histoire du Canada*]. *Recherches sociographiques*, 8(2), 245–246. <https://doi.org/10.7202/055367ar>

pénibles, trop tenaces. Le temps fort au premier temps, c'est l'ordre établi. Je puis au moins me libérer de ce coup de fouet-là. Le temps fort deviendra un temps faible ! Le temps faible sera le maître, et partout ! De là cette musique uniforme, entêtée, pourtant énergique. C'est exécrable parce que c'est trivial, mais aussi parce que c'est puissant » (pp. 48-49).

De 1861 à 1863, Lavallée s'inscrit comme nordiste dans le quatrième régiment du Rhode-Island. « Une telle ambiance était éminemment formatrice du sens martial et du sentiment de l'entraide sociale. Si Lavallée a pris quelque part le goût de s'adresser à tout un peuple quand il écrit, c'est peut-être dans ses douze mois de service à l'armée du Nord. N'en déplaît à nos souriants critiques, l'*Ô Canada!* est plus que le hasard heureux d'un compositeur d'occasion : c'est l'œuvre d'un milicien qui a l'habitude des chants patriotiques » (p. 60).

À propos d'*Ô Canada!* voici trois passages qui méritent d'être signalés : Lavallée trouva, paraît-il, dans le bruit d'une cascade de l'Yamaska à Saint-Hyacinthe un des motifs de ce chant patriotique. « Il ne répugne pas... que notre Lavallée, avec sa fine oreille d'artiste, ait pu trouver dans la succession conjointe des petits sons clairs de l'eau qui tombe en cascade, le dessin « car ton bras sait porter l'épée, il sait porter la croix ». Il n'avait qu'à présenter à l'augmentée les valeurs entendues. Cela nous semble d'autant plus plausible que le tout est construit sur une longue pédale, pédale martelée comme le marteau frappe le fer sur l'enclume... l'enclume de ses premiers souvenirs ! — le père de Lavallée était forgeron —. Ainsi, il se pourrait que l'*Ô Canada!* renferme un écho de la nature canadienne. Cela pourrait expliquer une partie de son succès » (pp. 176-177).

Et cet autre : « La marche de Mozart — extraite de la *Flûte enchantée* et dont le motif initial s'apparente à l'intonation d'*Ô Canada!* — nous insistons, est loin d'avoir cet envol. La mélodie n'a pas non plus l'élégance qu'on attendait. Il faut dire en toute justice que le maître classique n'avait pas à faire marcher tout un peuple » (p. 182).

Enfin : « Persuadons-nous que l'*Ô Canada!* est une œuvre importante dans la musique universelle. C'est d'ailleurs une des rares productions de notre esprit qui nous apparentent encore à la France d'outre-mer » (p. 192).

Pour terminer, deux perles. La première : « La plupart des grands hommes qui nous ont rachetés comme peuple, sont ainsi d'avant l'organisation de l'enseignement. Ce n'était pas des académiques, mais ils eurent le même rôle dirigeant parce qu'ils avaient le sentiment national que nous avons perdu » (p. 176).

La seconde : «... Lavallée, dépositaire du talent musical de tout un peuple, brûle son cœur d'artiste dans la torchère ardente de son long piano de concert » (p. 167).

Dans le contexte contemporain, alors que paraissent toutes sortes de collections vouées à la vie des grands compositeurs et dont certains ouvrages sont remarquables d'analyse psychologique et de compréhension historique, le livre d'Eugène Lapierre me paraît gravement déficient, insupportable. Un certain public y trouvera peut-être son compte : celui des amateurs de « soirées du bon vieux temps » et des ténors du messianisme canadien-français. Auprès des autres, il n'est pas sûr que cette biographie serve la gloire de Lavallée.

Lucien BROCHU

*École de musique,
Université Laval.*

Aimée LEDUC, *Les manuels d'histoire du Canada*, étude publiée sous l'égide d'une équipe de recherche de l'École de pédagogie et d'orientation de l'Université Laval, Québec, 1963, 137 p., miméo.

Rendons à l'auteur cet hommage non-équivoque : elle a su brillamment utiliser la conjoncture canadienne pour démontrer que les mêmes événements historiques portent des messages culturels fort différents selon qu'ils s'adressent à l'un ou l'autre des principaux groupes ethniques qui composent le Canada. Fondamentalement, cette distorsion des faits

d'histoire provient des objectifs que l'on assigne traditionnellement à l'enseignement de l'histoire. Plutôt que de demander à cette activité scolaire de parfaire en tout premier lieu la formation scientifique et intellectuelle des élèves, les Comités catholiques et protestant du Conseil de l'instruction publique ont préféré voir en elle un instrument de formation morale, sociale, patriotique et religieuse. Ce qui conduit pratiquement à de singulières aberrations. Répondant à une sorte d'appel d'offre, les auteurs des manuels, comme en font foi les préfaces, se sont soumis à ces directives avec une fidélité qui s'avère souvent inversement proportionnelle à l'authenticité des faits, au moins en ce qui concerne le contenu latent des manuels d'histoire.

Considérant l'importance qu'accorde l'enseignement de l'histoire du Canada aux personnages historiques envisagés comme illustrant les modèles culturels les plus valorisés, l'auteur s'attache à décrire la nature et le nombre des vertus des héros tels qu'ils sont présentés par deux manuels d'histoire français à l'usage des catholiques, un manuel anglais à l'usage des catholiques et un manuel anglais à l'usage des protestants. Ceci nous amène à constater que globalement, cela n'est peut-être pas aussi rassurant qu'il paraît de prime abord, les héros français détiennent une sorte de monopole de la vertu ! Par la suite, selon qu'il s'agit de la version des faits proposée par les manuels français ou par les manuels anglais, on constate que la vertu prodigue ses largesses suivant un mode qui coïncide étrangement avec le découpage des groupes ethniques et des groupes sociaux. Ainsi « les manuels français valorisent surtout les Français et parmi eux, les clercs... » (p. 35). La nature même des vertus varie appréciablement selon qu'il s'agit de héros français ou de héros anglais, et parmi eux, selon qu'il s'agit de clercs, de guerriers, de politiciens, de commerçants, etc.

Le chapitre 3 propose une analyse des types d'explications suggérées pour rendre compte des événements et des actions des personnages. Une analyse quantitative met d'abord en évidence des différences importantes dans la façon d'expliquer et de présenter les relations qui existent entre un événement et ce qui en constitue les antécédents. Puis, une analyse qualitative, de loin la plus intéressante, permet d'établir des zones de concordance et des zones de discordance dans l'explication des faits historiques relatés par les manuels d'histoire français et anglais. Parmi les événements au sujet desquels il semble y avoir entente entre les auteurs de manuels, sans égard à la clientèle à laquelle ils s'adressent, signalons l'Acte de 1791, la Confédération et le Statut de Westminster. Par contre, on est loin d'expliquer de la même façon la Proclamation royale (un manuel anglais n'y fait même pas allusion), l'Acte de Québec et l'Acte d'Union.

En terminant, l'auteur s'interroge sur la nécessité de changer les manuels d'histoire. L'auteur restreint considérablement la portée de son étude en limitant les transformations que doit subir l'enseignement de l'histoire aux seules techniques et aux seuls procédés pédagogiques. À la lecture des dernières pages, on peut facilement rester sur l'impression que l'amélioration de la situation réside principalement, voire uniquement dans l'avènement de la pédagogie nouvelle. Je ne conteste pas le bien-fondé d'une telle conclusion ; je veux simplement insister sur le fait que, pour arriver à de telles transformations pédagogiques, il faut d'abord remettre en question les objectifs traditionnels du programme d'histoire. Tout est, il me semble, dans l'usage qu'on se propose de faire de cet enseignement. Les suggestions de l'auteur ne me paraissent valoir que dans la mesure où on accorde une réelle priorité à l'enseignement de l'histoire conçu comme devant d'abord et avant tout assurer, parfaire et compléter la formation intellectuelle et scientifique de l'élève et l'amener à comprendre en quoi et pourquoi la méthode historique constitue un élément essentiel dans la connaissance de l'univers qui l'entoure. Ce à quoi je souscris sans hésiter.

Antoine BABY

*Faculté des sciences de l'éducation,
Université Laval.*